

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

COMPRENANT SEIZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an.

Etats-Unis, \$1.25.

Etranger, 7 francs

SOMMAIRE : —La mission de Chesterfield Inlet—La liberté religieuse en Russie—Feu la Rde Soeur Ste-Thérèse—Guérison à Ste-Anne des Chênes—Le nombre des élèves dans les institutions scolaires de Saint-Boniface—C'est Guynemer...—Les bâtisseurs de pays—Ding! Dang! Dong!—R. I. P.

Vol. XVI

15 NOVEMBRE 1917

No 22

LA MISSION DE CHESTERFIELD INLET

LE RETOUR DU R. P. TURQUETIL, O. M. I.

Après cinq années de rudes labours apostoliques parmi les Esquimaux de Chesterfield Inlet, dans la baie d'Hudson, vicariat apostolique du Kœwatin, le R. P. Arsène Turquetil, O. M. I., est arrivé à Montréal le 24 octobre. Le Frère Prime Girard, O. M. I., son compagnon depuis l'an dernier, est revenu avec lui. Le courageux missionnaire a quitté, avec peine, ses premiers chrétiens, pour venir faire imprimer des livres de prières, des catéchismes et des cantiques dans leur langue.

« Je viens d'arriver à Montréal, — a-t-il dit à un représentant du *Devoir* —, après un voyage par eau de quarante jours. Le trajet a été heureux, quoique bien long. Je pensais souvent à mes chers chrétiens. Actuellement, ils vivent sous des huttes de neige. C'est l'hiver, là-haut. Prions pour que leur foi et leur piété restent ardentes comme au jour de leur baptême et de leur première communion.

« A la nouvelle de notre départ, ces pauvres gens pleurèrent à chaudes larmes et ne se consolèrent que lorsqu'ils eurent l'assurance que je retournerais l'an prochain. Ils aimaient tant à venir à la sainte messe, chaque matin, à y recevoir la sainte communion, à réciter leurs prières en commun, à chanter ensemble. Que le Sacré Cœur de Jésus les conserve, et en fasse des apôtres parmi leurs compatriotes encore païens. »

Le missionnaire raconta qu'il a eu la consolation et la joie de voir les premières conversions parmi les Esquimaux et que le 2 juillet dernier il a baptisé, après neuf mois de catéchuménat, les membres de quatre familles. Il expliqua ensuite que l'un des deux cour-

riers de l'année, celui de l'hiver, expédié au printemps par bateau de Port Nelson, a péri dans un naufrage. Depuis septembre 1916, il n'a reçu qu'un mot de Mgr Charlebois par le bateau, qui l'a ramené à Montréal, juste pour lui faire savoir l'objet et le but de son voyage.

Le R. P. Turquetil, et son regretté compagnon, le R. P. Leblanc ont accompli une des plus héroïques œuvres de l'apostolat en pays infidèle. La communication suivante, parue dans *les Missions catholiques* de Lyon, au cours de l'été, est l'une des plus belles pages de l'histoire des missions. Elle a été écrite par le vénéré fondateur de la mission de Notre-Dame de la Délivrande, à la date du 17 janvier dernier. Nous la reproduisons *in extenso*.

* * *

Depuis plusieurs jours, nous sommes en proie à une recrudescence de froid et à un déchaînement des forces hivernales des plus caractéristiques. D'épaisses masses de neige, soulevées par le vent, traversent furieusement l'espace, comme s'il s'agissait pour elles de détruire quelque chose dans ce désert glacé. La bise siffle lamentablement au contact de tout ce qu'elle rencontre, dans les tuyaux, aux angles des maisons. De temps à autre, elle semble déployer un effort désespéré; alors, la neige sèche et fortement tassée, frappant sur les bardeaux d'acier, sur les châssis, donne l'impression d'un tourbillon de sable qui passe. Les murs en planche fléchissent sous sa pression, ainsi que l'atteste le mouvement continu des lampes suspendues au plafond. Les blancs flocons, à force de s'amonceler, gagnent les fenêtres, les recouvrent peu à peu d'un tapis opaque. C'est, alors, l'obscurité dans la maison. Personne ne songe à mettre le nez dehors, pas même les chiens.

Dans notre petite maison-chapelle, le Frère Girard et moi essayons de tirer le meilleur parti possible de ces jours d'hiver, trop courts à notre gré. Oui, trop courts, car l'heure de la grâce a enfin sonné pour nos pauvres païens, et c'est le cœur plein de reconnaissance envers Dieu que nous entrons dans cette nouvelle année. Que tous nos bienfaiteurs et amis, qui nous ont aidé de leurs prières et aumônes, se réjouissent avec nous. Ce leur sera une douce consolation d'apprendre que leurs pieuses générosités ne sont pas restées sans fruits.

Je vais donc vous exposer brièvement où nous en sommes de notre apostolat auprès des Esquimaux. -

1

Le *steamer* de la Compagnie de la Baie d'Hudson étant arrivé le 9 septembre, mon *socius*, le R. P. Leblanc, forcé de quitter la

mission pour raison de santé, en profita pour retourner auprès de notre évêque, Mgr Charlebois.

La séparation nous fut bien pénible à l'un et à l'autre. Quatre années de vie, d'épreuves et de sacrifices en commun, resserrent singulièrement les liens entre deux âmes. Mais mon cher compagnon était si gravement malade qu'un prompt retour en des régions plus tempérées pouvait seul lui sauver la vie. Ses forces physiques étaient complètement usées, d'autant qu'aux privations de toute sorte était venu s'ajouter le chagrin provoqué par l'annonce successive de la mort de son vieux père au pays morhibanais et de ses deux frères à la guerre (1).

La perspective d'une année de solitude n'était guère faite pour me reconforter en pareille circonstance, on le conçoit aisément. J'étais pourtant décidé à rester, car j'avais au cœur la certitude que, la grâce divine aidant, j'allais commencer à obtenir de consolants résultats. Ce n'était plus le temps de l'indifférence, mais celui de la lutte; on me faisait des objections, preuve certaine que nos catéchismes avaient de la prise sur les gens. Il suffisait de persévérer et d'attendre, Dieu ferait le reste. Et Il l'a fait.

Tout d'abord, j'eus une touchante preuve de l'intervention de la Providence, en voyant arriver le Frère Girard, plein de vigueur, de dévouement et d'expérience.

Quelques saintes âmes, comprenant ma situation, s'étaient adressées à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et avaient sollicité son puissant appui à l'effet de m'obtenir un bon religieux convers. C'était bien aussi mon plus vif désir; mais, vu le manque de sujets, je n'osais espérer une telle faveur, encore moins en parler aux supérieurs. Demander un Frère réunissant toutes les qualités précieuses que requièrent les travaux à entreprendre en pays sauvage, cela ne signifiait-il pas en priver une autre mission florissante au profit de la mienne encore à ses débuts et sans résultats certains? Envoyer à Chesterfield Inlet un ouvrier de si grande valeur ne serait-ce pas gaspiller en pure perte un trésor? La petite thaumaturge carmélite de Lisieux a bien su, elle, faire aboutir ce qui paraissait impossible. Elle m'a obtenu le bon Frère Girard, au moment où, ayant le plus besoin d'un compagnon, je m'attendais le moins à en avoir, et m'a épargné ainsi une année de solitude que j'appréhendais non sans raison.

* * *

Après le départ du R. P. Leblanc, je fis quelques travaux d'a-

(1) Lorsqu'il écrivait ces lignes, le R. P. Turquetil ignorait encore le décès du R. P. Leblanc. La santé de ce jeune missionnaire, à peine âgé de trente-deux ans, était si profondément ruinée qu'il succomba aux fatigues du voyage avant d'en atteindre le terme.

ménagement pour l'hiver. Par ci par là, j'avais l'occasional de dire un mot du bon Dieu aux rares visiteurs qui entraient sous mon toit; c'était tout.

Les dimanches, mes sermons-catéchismes n'attiraient qu'une assistance restreinte. . . *pusillus grex*. . . Il y avait pourtant un camp assez nombreux. Mais la plupart des gens ne pensaient qu'aux travaux d'aménagement ou de construction pour l'hiver en perspective très prochaine. Les rares auditeurs assidus et semblant avides de s'instruire étaient des nouveaux venus. Je n'osais trop me fier aux apparences. J'attendais, remettant le tout au divin Cœur de Jésus. En effet, de Paray-le-Monial j'avais reçu des brochures et des images concernant l'intronisation du Sacré Cœur dans les familles. Nous vîmes là un appel de Dieu d'avoir à nous en remettre à Lui seul pour la conversion des païens. L'image bénie fut bientôt affichée sur toutes les portes.

L'effet ne se fit pas attendre.

Deux jours plus tard, j'appris qu'un païen avait refusé net de faire de la sorcellerie. Vainement lui avait-on offert de l'argent; il avait déclaré ne plus vouloir se livrer à aucune pratique superstitieuse et, comme on lui en demandait la raison, il avait répondu "Je crois désormais en Jésus."

Or, ceci se passait sans que cet homme m'eût soufflé mot du changement opéré en lui.

Mais, le lendemain, il vint me trouver.

"— Quelles prières dois-je réciter le matin et le soir pour suivre Jésus?" me demanda-t-il.

"— Pour suivre Jésus, lui dis-je, il faut le connaître, Lui et enseignements. Si, chaque soir, tu veux venir me trouver, je t'instruirai."

Mon homme fut on ne peut plus heureux de ma proposition. Dès le lendemain, il m'amena sa femme, bien disposée, elle aussi. Je n'eus pas de peine à leur faire comprendre que la religion est chose extrêmement sérieuse et qu'il faut s'y adonner de tout cœur.

Très catégoriquement, je leur énumérai les conditions essentielles auxquelles ils devaient souscrire:

- 1o Vivre dans le mariage selon la loi chrétienne;
- 2o Prier matin et soir et entendre la messe le dimanche;
- 3o Assister au catéchisme chaque soir, de 5 à 6 heures;
- 4o Renoncer à toute sorcellerie, superstition, fétichisme.

Moyennant quoi je m'engageai à leur conférer le baptême dès qu'ils seraient assez instruits, mais pas avant l'été prochain, à moins qu'ils ne fussent en danger de mort.

Mes deux catéchumènes acceptèrent sans objection aucune.

Leur exemple fut bientôt suivi par d'autres familles. Bref, en moins d'un mois, sur huit familles restées à Chesterfield Inlet (les

autres étaient allées à leurs campements d'hiver) cinq se joignaient aux néophytes. En tout vingt-cinq personnes, dont deux enfants. Depuis lors, chaque matin, j'ai au moins une dizaine d'assistants à la messe. S'il fait beau, les hommes sont déjà partis pour la chasse; mais, le soir, tout le monde est là, pour le catéchisme et la prière. Et, depuis trois mois, cette belle ferveur persiste. Le dimanche, toute la paroisse se groupe autour de moi trois fois, d'abord à la messe, le matin, puis aux deux sermons-catéchismes, celui de l'après-midi étant suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Les derniers reçus au catéchuménat avait quelque peu différé leur demande d'admission, pensant qu'il était nécessaire de savoir lire pour se faire chrétien. Aujourd'hui tous comprennent qu'il est inutile d'avoir des livres de prière et des Bibles ou d'essayer de les lire, si on n'est pas préalablement initié aux explications du catéchisme pour en comprendre le sens. Dans chaque famille, on voit des manuels de piété et des extraits de la Sainte Ecriture, traduits en esquimau par les Missionnaires Moraviens du Labrador ou par les Ministres du détroit de la Baie d'Hudson.

Voulez-vous savoir les résultats de cette propagande par le livre chez les Esquimaux? Les voici: Tous les noms propres de villes, de pays, d'hommes, même le saint nom de Dieu, qu'on écrit soit *God* (comme en anglais) soit plutôt *Gudi* ou *Godi*, tout cela, c'est de l'hébreu pour les gens. Ils ne se servent de ces noms que pour rire et s'amuser. Puis, du Labrador ici, la différence de langage est assez grande pour rendre ces textes parfaitement inintelligibles à qui n'en connaît pas d'avance le sens.

Avec ce noyau de catéchumènes, l'ouvrage ne pouvait plus nous manquer.

Le matin, après déjeuner, je m'applique à traduire en esquimau les différentes prières et à les écrire en caractères syllabiques, pour ceux de mes gens qui savent lire. J'ai terminé les prières du matin et du soir, l'ordinaire de la messe, le chemin de la croix. J'en suis à un abrégé de la Vie de Notre-Seigneur, dont je me propose de leur lire un chapitre, chaque jour. Ensuite, viendra un abrégé de l'Histoire sainte, et le Catéchisme, dans l'enseignement duquel je me perfectionne chaque jour par la pratique, et que, pour cette raison, j'écrirai le dernier.

Ce travail m'absorbe jusqu'à midi, pendant que le Frère s'occupe de tout ce que comporte l'entretien d'une maison. A une heure de l'après-midi, le Frère quitte ses travaux manuels, pour enseigner l'A. B. C. aux enfants de l'école. Pendant ce temps, je récite mon bréviaire.

A deux heures, je prends ces mêmes enfants pour le catéchisme. Après quoi, je prépare l'instruction des adultes pour le soir.

Les Esquimaux, adultes ou enfants, apprennent vite, parce qu'ils sont prompts à saisir et retiennent bien, et surtout parce que mes gens y mettent toute leur bonne volonté. C'est un vrai plaisir de les instruire et leurs dispositions sont bien consolantes.

II

Quand ces lignes vous parviendront, le baptême de nos catéchumènes sera proche, s'ils ne se démentent pas de leur ferveur première. Puissent-ils, une fois régénérés, persévérer dans la bonne voie et former un noyau fidèle dont l'exemple influera sur la conversion des autres !

Puissé-je, l'an prochain, offrir à Dieu un plus grand nombre d'âmes rachetées du sang de son divin Fils ! En ces contrées, où les conditions de l'existence sont si dures, on ne saurait évidemment obtenir des conversions en masse. Les Esquimaux doivent nécessairement vivre en tout petits groupes, éloignés les uns des autres, sous peine de mourir de faim. Quand aurons-nous la chance d'instruire les tribus plus éloignées ? Nul ne saurait le dire. Mais il en sera de celles-là comme de ceux-ci : quand le Sacré Cœur voudra les appeler, Il trouvera bien le moyen de les atteindre, moyen dont nous n'avons aucune idée pour le moment.

* * *

Quoi qu'il en soit des intentions de la Providence, ce qui, actuellement, fait bien augurer de l'avenir, c'est l'action visible de la grâce dans ce premier mouvement de conversions. On le voit par l'exemple de notre premier catéchumène, le brave païen qui, en dépit des plus alléchantes offres pécuniaires, a refusé de faire des sorcelleries. Pour qui connaît le caractère de nos indigènes, un tel désintéressement est un fait extraordinaire, invraisemblable, stupéfiant. Quand il s'agit de se procurer de l'argent, l'Esquimau est prêt à tout faire, à abandonner ses plus chers projets, à tout sacrifier, même l'honneur de sa femme et de ses filles. Et en voilà un qui refuse une somme importante, s'exposant ainsi au mépris et aux moqueries de ses compatriotes, lesquelles, d'ailleurs, ne lui furent pas épargnées. On ne l'appela plus par son nom ; on l'affubla d'un sobriquet qui signifiait quelque chose comme *triple niats*.

Lui ne se laissa pas démonter pour si peu. Il tint bon, et si bien que d'autres se firent chrétiens comme lui.

D'une façon générale, si primitifs que soient les Esquimaux, il n'entre pas dans leur caractère de se suivre les uns les autres à la façon des moutons de Panurge. Ils se laissent plutôt guider par l'esprit de contradiction. En voici un exemple.

Au mois de décembre dernier, un certain nombre d'étrangers s'arrêtèrent quelques jours à Chesterfield Inlet.

Parmi eux, se trouvait un gaillard à triste réputation, alliant les pires défauts à de sérieuses qualités. Ce n'était pas, hélas ! son premier passage en notre campement. Au printemps de 1916, il avait ostensiblement changé de femme pendant plusieurs mois. A l'automne dernier, il avait régularisé sa situation et se rendait à son campement d'hiver. Maintenant, il se dirigeait vers le Nord où il se proposait de séjourner un an. Encore une fois, il avait laissé sa femme pour prendre sa belle-sœur.

Un autre voyageur, un jeune sorcier, pas méchant d'ailleurs, était, au point de vue matrimonial, dans une position à peu près semblable. Bon chasseur, capable de se suffire, il était veuf depuis quelque temps et n'avait personne pour cuire ses habits. Or, dans le camp, se trouve un jeune aveugle, marié, lui, mais incapable évidemment de subvenir à l'entretien de sa famille. Le marché fut vite conclu, à la mode esquimaude : l'aveugle vivrait de la chasse du sorcier ; mais, en guise de paiement, sa femme appartiendrait au chasseur, tant qu'ils habiteraient la même contrée.

Arrive le dimanche. Mes deux individus viennent au catéchisme. De fil en aiguille, je trouve le moyen d'aborder leur cas. L'improvisation est de rigueur par ici. Tout de suite, le premier prend une attitude de fatigue extrême, dodeline de la tête pendant quelques instants et s'endort, ou plutôt fait mine de s'endormir.

L'autre ne me quitte pas des yeux. Ni crainte, ni moquerie ne se lisent sur sa figure, mais plutôt l'approbation et presque le contentement.

Le sermon fini, notre dormeur se réveille et il attend là, tout naturellement, comme si de rien n'était.

Je vais à lui et lui parle de sa femme. Devinant bien où je voulais en venir, il fait l'imbécile.

— Moi, dit-il d'un ton goguenard, je suis trop lourd, avec ma forte charpente et ma grosse bedaine, pour essayer de monter en l'air jusqu'au ciel. C'est pourquoi je ne m'astreins pas à pratiquer vos commandements."

Espérait-il faire rire ou trouver dans l'auditoire un partisan de son impiété ? Il n'y réussit point. Personne ne bronche.

Laissant de côté la graisse de son corps et le poids de ses os, j'aborde la question de son âme. Il cherche alors un échappatoire :

— Oh ! répondit-il, à la mort, je mourrai tout entier corps et âme."

Il a pu entendre des Blancs tenir ce triste langage qui jure absolument avec les idées indigènes. Sur ma réplique que jamais un Esquimau n'a encore parlé de la sorte (et tout le monde m'approu-

ve), il prétend qu'il tient à s'amuser tout à son aise parce qu'après la mort, il n'aura plus cette chance.

Le second voyageur se lève alors et me dit fort simplement au nez de l'autre :

— Moi, j'ai mal fait. Je suis jeune; j'ai reçu des uns et des autres des conseils que j'ai eu le tort de suivre. Mais, je veux me mettre en règle et je rendrai sa femme à l'aveugle. Si je puis trouver à me marier d'ici le printemps prochain, je me joindrai aux catéchumènes aussitôt après."

* * *

Les trois types que je viens de mettre en scène vous donnent une idée de nos gens et du travail qui se fait chez eux sous l'influence de l'Évangile. Ils ont, certes, bien des difficultés à vaincre: tant d'habitudes à briser, de préjugés d'éducation païenne à changer, de craintes superstitieuses à surmonter, de mauvais exemples à fuir, de moqueries à essuyer, de sollicitations à repousser. Vous ne trouverez donc pas étonnant que je vous demande une prière pour leur persévérance.

Jusqu'ici, ils ont donné pleine satisfaction. Ils s'encouragent par la pensée qu'ils seront bientôt admis au baptême; ils le désirent vivement, car le souvenir de leurs fautes passées est pour eux une source de cuisants remords. Ils se réjouissent aussi de penser qu'une fois chrétiens, ils porteront l'image du Sacré Cœur et l'auront toujours sous les yeux, dans leurs tentes en peaux de phoques. De tous les enseignements du catéchisme, c'est le chapitre du Sacré Cœur qu'ils comprennent le mieux et qui les touche davantage. Ils ne se lassent pas de m'entendre prêcher sur cette dévotion. Une fois admis à la sainte table, ils auront certainement à cœur de célébrer avec une piété touchante les premiers vendredis du mois. C'est pour moi une immense consolation et un sujet d'inébranlables espérances de voir que ces gens vont à Dieu par le Sacré Cœur. Quelle voie plus excellentes pourraient-ils suivre pour aller à la vie!

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE EN RUSSIE

Le nouvel ambassadeur russe auprès du Saint-Siège, M. Lissokovsky, a communiqué au Cardinal Secrétaire d'État, le texte de la nouvelle loi russe concernant l'Église catholique en Russie. Pleine liberté est accordée à l'Église pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique et les affaires telles que l'érection et la division des diocèses, la nomination des évêques, des chapitres, des curés, des professeurs dans les séminaires et la construction des églises. Seule la

notification. de ces transactions et de ces nominations aux représentants du gouvernement est exigée. L'Eglise jouit de la liberté du droit d'établir ses propres écoles, d'y choisir ses maîtres et d'y assurer l'enseignement de la religion. Pleine liberté est également accordée aux associations religieuses et à tous les Ordres religieux, y compris les Jésuites.

Les deux derniers paragraphes de la loi déclarent explicitement que la liberté de conscience ayant été établie par une loi spéciale, il n'existe plus d'obstacle aux conversions à l'Eglise catholique romaine, et que toutes les mesures restrictives imposées par l'ancien gouvernement, telles que l'empêchement des communications avec Rome, la censure des *Acta Apostolicæ Sedis* et les entraves au recrutement du clergé, sont abolies.

Un nouveau coup d'état a enlevé la semaine dernière le gouvernement à ceux qui avaient édicté ces mesures. Puissent les nouveaux gouvernants maintenir à l'Eglise catholique la liberté qui venait de lui être accordée !

FEU LA RDE SŒUR SAINTE-THERÈSE

Le matin du 4 novembre est décédée presque subitement à l'infirmerie de la Maison Provinciale des Rdes Sœurs Grises de Montréal à Saint-Boniface, la Rde Sœur Ste-Thérèse, (née Thérèse McDonell). Elle était âgée de 82 ans et comptait 65 ans de vie religieuse. Elle avait prononcé ses vœux à Ottawa le 15 mars 1853. Elle vint à la Rivière-Rouge en 1855, prêtée par la Rde Mère-Bruyère. Rappelée en octobre 1858, elle dut différer son départ au printemps suivant à cause de la difficulté des voyages en hiver à cette époque, mais au moment de partir elle tomba malade. Enfin, le 29 août, elle se mit en route pour retourner à Ottawa avec deux autres Sœurs, mais les Métis ne voulurent pas la laisser quitter le pays. Ils lui signifièrent près de Pembina qu'elle devait revenir à Saint-Boniface et ils la ramenèrent. Son habileté à soigner les malades fut la raison de cette démarche extraordinaire. Il n'y avait alors qu'un médecin anglais attaché à la garnison du Fort Garry. C'est ainsi qu'elle fut incorporée à la communauté des Sœurs Grises de Montréal par entente subséquente avec la communauté d'Ottawa.

La défunte fut en 1869, avec la Rde Sœur McDougall, la première institutrice catholique de Winnipeg. Elle fut également la première supérieure de l'hôpital de Saint-Boniface. Elle en prit la direction au moment où il fut transporté à l'endroit actuel, dans une maison achetée de Mme Clark, (mesurant 30 pieds par 25), au prin-

temps de 1877. Elle la garda jusqu'en avril 1879, époque où elle contracta un érysipèle en soignant un pauvre homme atteint de cette maladie. Elle avait pour compagne la Rde Sœur Laurent, si bien connue à Saint-Boniface et qui lui survit, bien que plus âgée.

Dans la suite, elle fut supérieure de l'école de Saint-Vital, supérieure du couvent de Saint-Norbert de 1872 à 1877 et de 1888 à 1893 et de celui de Saint-François-Xavier de 1882 à 1888 et de 1897 à 1900.

Depuis seize ans la chère défunte était retenue à l'infirmerie par une infirmité qui la rendait incapable de marcher; elle passait ses journées assise dans une chaise roulante. Elle conserva toujours sa gaieté et fut un constant modèle de résignation religieuse. Sa mémoire conservait fidèlement les souvenirs du passé et elle aimait à les rappeler. Elle était un précieux anneau, qui reliait au présent le lointain et héroïque passé.

Malgré sa vie recluse des seize dernières années, son souvenir ne s'était pas effacé de la mémoire des familles de la ville, principalement de celle des anciennes. Ses funérailles en ont fourni une belle attestation. S. G. Mgr l'Archevêque a tenu à chanter son service, auquel assistaient plusieurs prêtres et de nombreux fidèles.

GUERISON A SAINTE-ANNE DES CHENES

Les Annales de la Bonne Sainte Anne de Beaupré, livraison de novembre, nous apporte le récit suivant:

SAINTE ANNE DES CHÊNES, MANITOBA, 28 AVRIL 1917. — Dame Zéphirin Magnan, de cette paroisse, souffrait depuis plusieurs années d'une enflure douloureuse à la gorge. Au dire des médecins consultés, elle ne pouvait guérir qu'au moyen d'une opération, et encore ces médecins ne pouvaient garantir la guérison. Cette brave chrétienne, pleine de confiance en l'intercession de la Bonne Sainte Anne, se mit à invoquer cette grande thaumaturge, patronne de sa paroisse, lui promettant, si elle daignait la guérir, un joli cadeau de \$25.00 pour servir à la décoration de son autel. Avant même l'application de certains traitements médicaux pour calmer la douleur et réduire l'enflure, elle vit, à sa grande joie, disparaître l'une et l'autre graduellement. Aujourd'hui, elle se sent tout à fait guérie, et, dans sa reconnaissance, elle est heureuse de faire inscrire sa guérison dans les *Annales* de sa glorieuse bienfaitrice, convaincue qu'en contribuant à répandre la dévotion envers la Bonne sainte Anne elle multipliera les guérisons en faveur de ses dévoués serviteurs.

J.-A. TRUDKI, Rédemptoriste, curé.

LE NOMBRE DES ELEVES DE NOS INSTITUTIONS SCOLAIRES DE SAINT-BONIFACE

Les étrangers, qui visitent notre modeste ville, sont émerveillés de trouver groupées autour de la cathédrale de si nombreuses et si imposantes institutions d'éducation et de charité. Le nombre des élèves, qui fréquentent les institutions scolaires, démontrent l'importance du foyer intellectuel qu'elles constituent.

La Collège des Jésuites compte, à date, 335 élèves, dont 124 pensionnaires. Le Petit Séminaire en a 56, le Juniorat des Oblats 64 et l'Institut Szeptycki 58. De ces trois dernières institutions 96 suivent les cours au Collège en qualité d'externes: 26 du Petit Séminaire, 42 du Juniorat et 28 de l'Institut Szeptycki (élèves ruthènes). L'Ecole Provencher, sous la direction des Rds Frères de Marie, compte 670 garçons, et l'Académie Saint-Joseph, sous la direction des Rdes Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, 653 filles. L'Hospice Taché, dirigée par les Rdes Sœurs Grises, compte 150 orphelines et le Jardin de l'Enfance des Missionnaires Oblates du S.-C. et de M.-I. 95 petits garçons. Les quatre cinquièmes de ces deux mille élèves sont canadiens-français.

C'EST GUYNEMER. . . .

Dans la sacristie intime et clair-obscur de Saint-Pierre de Chaillot, où j'ai vu pendant dix ans passer tant de gloire française, venait, à intervalles presque fixes, un jeune officier frêle, élégant et discret.

D'abord, on n'y fit pas attention.

Il y a tant d'officiers dans ce quartier voisin de l'Ecole militaire !

Pourtant les employés, puis les vicaires, et, peu à peu, les paroissiens — car Chaillot est une famille, — remarquèrent le jeune homme aux grands yeux étranges qui, à chaque passage, avait une ou deux décorations de plus sur son dolman d'aviateur.

Se penchant un matin sur son prie-Dieu, la femme d'un général dit tout bas à l'une de ses amies :

— Mais . . . c'est Guynemer !

* * *

A partir de ce jour, doucement, discrètement, dans ce milieu où l'on a tant le sens aigu des extrêmes nuances, on murmura : "C'est Guynemer ! . . ."

Mais, pour ne pas gêner sa prière, on fit . . . comme si ce n'était pas Guynemer. Et il ne s'aperçut pas qu'il était *repéré*.

Il venait d'ailleurs tout simplement se confesser en bon ancien élève de Stanislas, en bon chrétien surtout, qui se rappelle l'avertissement du Christ: "Soyez toujours prêts. . . Je viendrai à vous comme un voleur! . . ." Et il voulait toujours être prêt pour l'appel du Maître.

Il arrivait en coup de vent, archipressé, la montre à la main, sans se cacher, sans s'afficher; et, si son père spirituel n'était pas là, vite il en avisait un autre.

— Vous ne pourriez pas m'entendre. . . ? Excusez-moi! . . . Il faut que dans une demi-heure je sois à Reims. . .

Parfois, il glissait un billet dans la main du prêtre.

— Non, mon lieutenant!

— C'est pour vos réfugiés et vos soldats blessés. . . Demandez-leur une petite prière pour moi. . .

Un jour, il donna ainsi 200 francs d'un coup.

* * *

Modeste, il l'était à l'extrême. Aussi était-il malaisé de lui faire raconter ses exploits. Pour lui, tout était simple.

— J'ai fait sept chutes, disait-il le 10 août dernier, mais vous voyez . . . ça se raccommode très bien! . . . Une autre fois, mon appareil a flambé à 3 000 mètres. . . Cet acte de contrition! . . .

Il avait plus que le pressentiment, il avait la certitude de sa fin prochaine.

— C'est fatal! . . . Je n'y échapperai pas. . .

Il l'a dit plusieurs fois, lors de ses deux dernières visites. Et, cette mort, il l'acceptait, je serais presque tenté de dire qu'il la provoquait comme un martyr.

— *Hodie mihi, cras tibi*, répétait-il avec une mélancolie douce qui donnait à son visage de jeune héros une expression plus prenante encore. C'était le mardi 28 août, dans le petit bureau de la sacristie de Chaillot. Le 11 septembre, il disparaissait.

* * *

J'en ai dit assez pour laisser pressentir cette âme belle entre les plus belles.

Qu'on pardonne à l'ancien vicaire de Chaillot de lever ainsi un coin du voile.

Mais, au moment où l'histoire va se cristalliser autour de son nom, j'ai voulu dire ce qui n'a pas encore été dit, et qui pourtant est le principal . . . à savoir qu'il fut un preux issu des profondeurs de la race française où s'allient si splendidement ensemble le patriotisme

me et la foi. Charlemagne l'aurait fait asseoir à côté de Roland. . . . D'autres ont chanté la sûreté de son coup d'œil, son sang-froid, sa vaillance. Je suis dans mon rôle de prêtre, en disant aujourd'hui sa foi en Dieu et la clarté de son âme. Nos amis seront heureux de savoir qu'il était ainsi l'un des nôtres.

Et, pour ce héros vainqueur officiel en cinquante-quatre combats aériens, sans compter les autres . . . cité vingt-quatre fois à l'ordre de l'armée, pour cet enfant de vingt-deux ans tombé en plein ciel d'une balle au front . . . pour ce paladin des temps modernes que l'avenir fera monter peut-être encore plus haut . . . pour cet humble et ce modeste . . . pour ce chrétien, les chrétiens de France et des pays alliés auront une spéciale prière . . . la prière qu'on donne aux amis . . . à ceux qui sont notre fierté et notre espoir aussi . . .

Car, à eux seuls, dans la balance de Dieu, ils pèsent plus en rédemption que ne pèsent en honte tous les Judas du monde. . .

La Croix

Pierre L'ERMITE.

LES BATISSEURS DE PAYS

Le R. P. Alexandre Dugré, S. J., qui a visité, l'été dernier, divers endroits de colonisation, en passant par le Manitoba, a publié le mois dernier dans *Le Petit Canadien*, organe de la *Société Saint-Jean-Baptiste* de Montréal un article très intéressant et bien pratique sur le mouvement actuel de colonisation canadienne-française au Canada, particulièrement dans l'Abitibi québécois et ontarien. En voici les deux premiers paragraphes, qui donnent une idée d'ensemble des efforts des artisans de l'œuvre nationale fondamentale:

“ Il se fait actuellement chez les Canadiens français une poussée de conquête du sol qu'on aurait tort de méconnaître et surtout de ne pas seconder, chacun dans sa sphère d'action. L'invasion est partout: au Nouveau-Brunswick, les Acadiens fraternisent avec nos gens du diocèse de Rimouski, pour peupler les versants de chemins de fer; les Manitobains prodiguent l'information colonisatrice, par des tracts français et des abonnements gratuits à la *Liberté*; la Saskatchewan possède la *Compagnie Canadienne de Colonisation, Ltée*, qui siège à Regina, et les admirables missionnaires de l'Alberta sont toujours les plus actifs propagandistes de transplantation et de rapatriement.

“ Dans notre Québec, le cri d'alarme de la campagne délaissée et le mot d'ordre du *Retour à la Terre*, la crise qui a rejeté des villes bien des ruraux désillusionnés et la vente fort rémunératrice du bois à pulpe des défrichements, ont donné à la colonisation une

impulsion remarquable. Avec l'aide d'une réclame bien soutenue, la montée vers les terres neuves deviendrait une véritable ruée, si les régions nouvelles étaient mieux préparées à recevoir cette armée de chercheurs d'héritages, qui s'éparpille et se perd dans nos villes et aux Etats-Unis."

DING ! DANG ! DONG !

— Outre les évêques, dont nous avons donné les noms dans notre dernier numéro, assistaient aussi au sacre de Mgr Bunož à Vancouver, le 18 octobre, NN. SS. Budka, évêque des Ruthènes du Canada, et Crimont, S. J., vicaire apostolique de l'Alaska, sacré à Seattle le 25 juillet dernier.

— S. G. Mgr Charlebois, O. M. I., vicaire apostolique du Keewatin, a subi une opération à l'hôpital de notre ville le 29 octobre. Le docteur Lachance, l'habile chirurgien bien connu, a parfaitement réussi.

— Le R. P. William Power, de la Nouvelle-Orléans, visite actuellement les maisons et les collèges de la Compagnie de Jésus au Canada. Il a visité le collège de Saint-Boniface le mois dernier. Il est présentement au collège d'Edmonton. Le R. P. F.-X. Renaud, ancien recteur du collège de Saint-Boniface, l'accompagne.

— Le R. P. Guillaume Charlebois, provincial des Oblats de Montréal, a passé une quinzaine de jours dans l'Ouest. Il est allé au Pas, à Prince-Albert et à Edmonton. Il était présent à l'opération de Mgr Charlebois, son frère, et est reparti le lendemain pour Montréal.

— Mardi, le 13 novembre, a eu lieu à Saint-Pierre-Jolys, le service anniversaire de feu M. l'abbé Jean-Lambert Hella.

— *La Semaine Religieuse* de Montréal et *Le Patriote de l'Ouest* ont aussi reproduit notre article du 1er octobre sur la mort des RR. PP. Rouvière et Le Roux, O. M. I. Merci.

— Nous recommandons vivement *l'Almanach de la Langue française* de 1918. Il a été tiré à 25 000 exemplaires cette année. Nous en reparlerons.

R. I. P.

— Rde Mère Marie Saint-Irénée, des Sœurs de Notre-Dame des Missions, prieure de l'Académie Saint-Michel de Brandon et ancienne provinciale, décédée à l'hôpital de Saint-Boniface.

— Rde Sœur Marie-Julie Guay, des Sœurs Grises de Montréal, décédée à la Maison Provinciale de Saint-Boniface.

— M. Gérald Broussard, élève du Petit Séminaire, décédé à l'hôpital de Saint-Boniface.